

L'AMI DE LA RELIGION DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

12s. 6a. ANNÉE.

“Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas.”

ANNÉE. 12s. 6a.

BUREAU DE REDACTION,
Rue Ste. Famille, No. 14.

Québec, MERCREDI, 29 Novembre, 1848.

BUREAU DE REDACTION,
Rue Ste. Famille, No. 14.

Un effet de la superstition.

Voici, dit un voyageur digne de foi, un fait dont j'ai été témoin : j'avais entrepris un voyage à pied dans le Vergoraz, et je passai la nuit dans le petit village de Varboska. Mon hôte, riche Morlaque, et qui s'appelait Vuck Roglonowisch, était d'un caractère joyeux, aimant le vin et la bonne chère. Sa femme était encore belle, et sa fille, jeune personne âgée de seize ans, avait une figure très-remarquable et beaucoup d'amabilité. J'exprimai le désir de passer quelques jours dans cette maison pour dessiner les antiquités du voisinage. Ces bonnes gens me cédèrent une chambre où je m'installai.

Un soir que les deux dames de la maison nous avaient quittés depuis une heure, et que pour m'abstenir de boire, j'amusais mon hôte par quelques chansons, nous fûmes interrompus tout à coup par un coup qui retentit dans la chambre à coucher. Nous sautâmes à l'instant sur nos armes, et, au moment où nous entrâmes, un spectacle effrayant s'offrit à nos regards. La mère, pâle et les cheveux en désordre, tenait dans ses bras sa fille évanouie, et répétait avec un accent déchirant : “ Un vampire ! ma pauvre fille est morte ! ” Nous parvînmes cependant bientôt à ranimer la malheureuse Rhawa (c'était le nom de la jeune fille). Elle raconta alors qu'elle avait un homme pâle, enveloppé d'un linceul, entrer par la fenêtre ; que cet homme s'était jeté sur elle et l'avait mordue e presque étouffée ; elle ajouta qu'elle avait cru reconnaître en lui un habitant de l'endroit, qui se nommait Wircznany, et qui était mort quinze jours auparavant.

Elle avait au cou une petite tache rouge, mais j'ignore si c'était une tache naturelle ou la piqure de quelque insecte. Lorsque je me hasardai à présenter cette conjecture, le père me repoussa avec colère, et la mère me traita d'incrédule, en assurant qu'elle avait parfaitement reconnu Wircznany ; je me vis forcé à garder le silence. Cependant la belle Rhawa donnait tous les signes d'un violent désespoir ; elle se mordait les mains en s'écriant sans relâche : “ Faut-il que je meure si jeune, et sans avoir été mariée ! ” On rassembla aussitôt toutes les amulettes que l'on put trouver dans le village, et on les suspendit au cou de Rhawa. Le père jura que le lendemain il ferait exhumer le cadavre de Wircznany, et le brûlerait en présence de tous ses parents. La nuit se passa dans la plus grande agitation, et rien ne put ramener le calme dans l'esprit des malheureux parents.

Au point du jour, tout le village était en mouvement. Les hommes étaient armés de fusils, les femmes portaient des ustensiles de cuisine rougis au feu, les enfants s'étaient munis de bâtons et de pierres. On se rendit en tumulte au cimetière, en proférant des imprécations contre le défunt, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je parvins à percer la foule pour arriver jusqu'à la fosse. L'exhumation dura longtemps, parce que tous voulaient s'en mêler ; ce désordre aurait probablement amené quelque accident, si deux des anciens du village n'avaient interposé leur autorité pour que deux hommes seulement fussent chargés de détacher le corps.

Au moment où le linceul qui entourait le cadavre fut enlevé, une femme, qui était à côté de moi, poussa un cri si affreux que mes cheveux se dressèrent sur ma tête. “ C'est un vampire, s'écria-t-elle, les vers n'y ont pas touché ! ” Et ces paroles furent aussitôt répétées par cent voix à la fois. En même temps, vingt coups de fusil partirent, et mirent en pièces la tête du cadavre ; puis le père et les parents de Rhawa hachèrent le corps entier avec leurs longs couteaux. Plusieurs jeunes gens lièrent le cadavre à un tronc de pin, et le portèrent sur un bûcher élevé en face de la maison de Roglonowisch. Le bûcher fut allumé, et le corps fut brûlé au milieu des danses et des cris de la foule. L'insupportable puanteur me força bientôt à me retirer, et je rentrai dans la maison de mon hôte ; je la trouvai pleine de monde : les hommes la pipe à la bouche, les femmes parlant toutes à la fois et accablant de questions la malade, qui, toujours pâle et abbatue, pouvait à peine lui répondre. Son cou était entouré de linges imprégnés de sang, et dont la couleur rouge formait un contraste qui avait quelque chose d'effrayant avec les épaules blanches et demi-nues de la pauvre Rhawa. Bientôt cependant la foule s'écoula, et je restai seul d'observer auprès des habitants de la maison.

La maladie fut longue. Rhawa, redoutait beaucoup l'approche de la nuit, et demandait toujours que quelqu'un veillât auprès d'elle. Comme ses parents ne pouvaient supporter ces veilles répétées, j'offris mes services comme garde-malade. Jamais je n'oublierai les nuits passées auprès de cette pauvre jeune fille ; au moindre craquement du plâcher, au plus petit souffle du vent, elle tressaillait avec effroi. Venait-elle à s'assoupir, elle était tourmentée de rêves affreux, et se réveillait souvent en poussant des cris terribles. Lorsqu'elle sentait approcher le sommeil, elle me disait souvent : “ Je t'en supplie, ne t'endors pas ; prends ton rosier dans une main, un grand couteau dans l'autre, et veille sur moi ! ” D'autres fois, elle ne voulait pas s'endormir sans tenir mon bras entre ses deux mains. Au bout de quelques jours, elle avait prodigieusement maigri ; ses lèvres étaient sans couleur, et ses grands yeux noirs brillaient d'un singulier éclat ; je ne pouvais la regarder sans un frisson involontaire. Dès ce moment, son état ne fit qu'empirer.

La veille de sa mort, elle me dit : “ Je meurs par ma faute. Un tel (elle me nomma un jeune homme) voulait m'enlever, mais je refusai, et j'exigeai de lui auparavant une chaîne d'argent. Il se rendit à Mareska pour en acheter une, et pendant ce temps le vampire est venu ; mais, ajoute-t-elle, si je n'avais pas été à la maison, il aurait peut-être tué ma mère, et ainsi tout est pour le mieux. ” Le lendemain, elle appela son père, et lui fit promettre qu'il lui trancherait lui-même la tête quand elle serait morte, pour qu'elle ne devint pas un vampire. Elle embrassa ensuite sa mère, et la pria d'aller consacrer une couronne de roses au tombeau d'un saint, près du village, et de la lui rapporter. Elle reçut ensuite les sacrements avec beaucoup de calme. Au bout de deux ou trois heures, sa respiration devint plus difficile, et ses yeux restèrent immobiles. Tout à coup elle saisit le bras de son père et fit un mouvement comme pour se presser contre lui. Elle avait cessé de vivre ! La maladie avait duré en tout onze jours !

Des huissiers allaient et venaient, distribuant à chacun des membres de l'Institut des biscuits que les académiciens dégustaient gravement ; nous en avons vu même quelques-uns se faire donner double et triple ration, et fourrer dans leurs poches les biscuits qu'ils s'étaient procurés par de petites ruses, fort amusantes pour les spectateurs, mais plus dignes, nous l'avouons, d'écoliers espiègles que d'illustres savans. Après la distribution de biscuits est venue la distribution du pain.

Nous devons, en historiens impartiaux, dire que l'arcepagé a montré moins d'empressément à goûter le pain qu'il n'en avait mis à piller les biscuits. Le pain était pourtant bien plus important à examiner et à déguster que les biscuits si fort en vogue. Il s'agissait, en effet, d'un aliment nouveau qui doit, dit-on, remplacer avantageusement les pommes de terre, dont la récolte devient si problématique et qui dégénèrent d'avantage chaque année. Cet aliment est la farine du marron d'inde, que M. Flandin est parvenu, par un procédé d'une grande simplicité, à débarrasser de la substance acre qui la rendait désagréable au goût.

Grâce à ce procédé, le fruit jusqu'à présent inutile d'un arbre magnifique et d'une croissance rapide va venir en aide au pauvre. Il suffira à ce dessein de planter deux marronniers d'Inde devant sa cabane, pour n'avoir rien à craindre de la disette pendant l'hiver. Le procédé de M. Flandin est des plus simples. Le miracle s'opère à l'aide d'une substance peu chère, et qu'on peut se procurer sans peine, à l'aide du carbonate de soude. Après avoir décortiqué les fruits du marronnier d'Inde, on râpe leur pulpe, et on la soupoudre d'un peu de carbonate de soude. Un pour cent du poids de la pulpe suffit ; or, le carbonate de soude coûte vingt-cinq centimes le kilogramme. On procède ensuite, comme pour toutes les autres féculs, c'est-à-dire qu'on lave, qu'on tamise la pulpe, et qu'on finit par obtenir, sans trop de peine, une farine blanche, nourrissante, et qui, mélangée à la farine de froment, se transforme en pain de sucre ou en biscuits parfaits. De nouvelles applications du principe découvert par M. Flandin ne peuvent tarder à être essayées sur d'autres substances végétales. Nous verrons, grâce à cette belle invention, se multiplier de plus en plus les moyens de lutter contre les mauvaises années de récolte. C'est encore un procédé utile que celui qu'ont inventé MM. Bobierro et Dureau. Les raffineurs emploient le sang de bœuf pour clarifier le sucre. Ce sang ne tarde point à se corrompre, contracte une odeur et un goût horribles, incommodent les ouvriers et leur donne des nausées. Le sucre lui-même subit une altération grave ; il rend une saveur désagréable, et apporte en outre des obstacles à la cristallisation complète. MM. Bobierro et Dureau remédient à ces inconvénients par un procédé facile, simple, et qui n'augmente en rien le prix de la fabrication du sucre. Leur mélange clarificateur est obtenu par la combinaison opérée d'avance entre le sang et le noir animal. Bien loin d'atténuer ainsi les propriétés utiles des deux corps, on les augmente au contraire sensiblement, si bien qu'il en résulte une certaine économie sur l'emploi du sang et du noir animal. La clarté obtenue est d'ail-

leurs décolorée et inodore. Cette seule circonstance indique d'une manière significative l'importance de la modification dont on peut résumer ainsi qu'il suit les conséquences :

“ Imputrescibilité de la matière albumineuse du sang par l'effet de son mélange préalable avec le noir animal employé dans la clarification même.

“ Influence directe exercée par cette méthode sur la décoloration des claires, le rendement et la qualité des mélasses.

“ Economie résultant de la conservation plus longue des parties albumineuses chez lesquelles les influences atmosphériques déterminent toujours une prompte putréfaction.

“ Enfin, notable amélioration hygiénique introduite dans le maniement et l'emploi du sang destiné aux raffineries.”

S. HENRY RERTHOUD.

EXTRAITS des derniers journaux français.

Le chiffre des effets arrêtés s'est élevé de 350,000 fr. à 963,000 fr. Voilà bien des semaines qu'on n'avait vu sur cet article un résultat pareil.

Le montant des billets en circulation continue de croître : c'est aujourd'hui 353 millions à Paris, au lieu de 358 millions 375,000 fr. En province, il y a une légère diminution. Le total de la circulation est de 393 millions 314,000 fr.

Le compte courant du Trésor a encore éprouvé une légère diminution, et reste à 9 millions 670,000 fr.

S. E. William Temple, ministre anglais près la cour de Naples, est parti pour aller reprendre ses fonctions diplomatiques dans cette capitale, où lord Napier l'avait remplacé pendant son absence, en qualité de chargé d'affaires.

Le choléra ne fait aucun progrès à Londres. Le bureau de santé ne note, dans son bulletin d'avant-hier, qu'un seul cas pour la journée. Et encore ce cas a été suivi de guérison.

Les Russes entrent en et réunissent des forces considérables sur les frontières de la Turquie.

Le Phare d'Alexandrie, du 14 octobre, annonce que les ravages du choléra ont cessé complètement en Egypte, et que le commerce a repris son activité ordinaire. D'après un firman impérial, Ibrahim-Pacha a été revêtu du titre et des insignes de gouverneur-général de l'Egypte.

S. A. I. l'archiduc Etienne d'Autriche (palatin de Hongrie), fils aîné de feu l'archiduc Joseph et cousin de l'empereur est attendu en Angleterre.

Le combat livré par sir Harry Smith, gouverneur-général du cap de bonne Espérance, au rebelle Sartorius, a été décisif. Les troupes de ce dernier ont été mises en déroute complète. Le capitaine Murray, un des aides-de-camp du gouverneur, a été tué.

M. de Jarnac, ancien ambassadeur à Londres, a quitté l'Irlande, qu'il habitait depuis quelques mois, pour se rendre à Clairmont, auprès de Louis-Philippe.

Le vice-amiral Baudin, commandant en chef les forces navales françaises dans la Méditerranée, vient de publier un ordre du jour daté du Friedland, pour rendre hommage aux sentiments d'humanité et de générosité des marins de l'Hercule et du Pauama pendant le bombardement de Messine.

On écrit de Rome, le 15 octobre, le vapeur l'Archimède partira d'ici pour Civita-Vecchia, où il consignera à

bord du vapeur de poste français une caisse contenant les présents de Sa Sainteté à Ibrahim-Pacha. Un magnifique vase d'albâtre avec son piédestal et la décoration de l'ordre Giano font partie du présent.

Le choléra sévit à Malte d'une manière bien cruelle ; ses ravages prennent chaque jour une intensité plus grande. La plupart des victimes atteintes par le fléau succombent après quelques heures d'horribles souffrances.

Les Anglais viennent d'essayer un échec sérieux au cap de Bonne-Espérance. Les fonctionnaires du gouvernement ont été obligés de céder le territoire situé au delà de la rivière Orange et de se retirer devant l'insurrection.

Le Morning-Chronicle et le Times s'attendent pas sur la prochaine élection de président de la république. “ En conséquence, dit le Times, il n'y aurait rien de si grotesque ni de si humiliant pour la France que de la voir présidée par Louis-Napoléon, homme faible, ignare, et sans prétentions éclatantes, au contraire. Mais la France est capable de tout, même du dernier ridicule. ”

Les journaux anglais annoncent que Marie-Amélie, le duc de Nemours et le prince de Joinville sont atteints d'une affection nerveuse qui offre quelque gravité. Louis Philippe ne s'est jamais mieux porté.

La Gazette de Rome annonce que le ministre des finances a envoyé à Paris les fonds pour payer le second semestre (1848) de l'emprunt.

Le bruit répandu, à Turin, qu'une insurrection avait éclaté à Milan, est faux. Ce bruit a été semé par ceux qui veulent que la guerre recommence.

On écrit d'Amsterdam, le 23 octobre : “ Le choléra commence à augmenter dans notre capitale. Hier, 34 personnes sont entrées dans l'hôpital des cholériques, 3 se sont guéries et 15 ont succombé. ”

Un moyen adroit.—Un vieillard célibataire de l'arrondissement d'Yvetot qui vivait assez misérablement, étant tombé malade, écrivit à ses neveux et nièces pour leur annoncer qu'il voulait leur partager ses économies.

Tous se rendirent à l'invitation, et le vieillard leur partagea ses biens, donnant à Charles et Isidore ses rentes, formant un capital de 10,000 fr. ; à sa nièce et filleule Célestine, une petite propriété en Basse-Normandie de 5,000 fr. Quant à sa nièce Louise, elle avait l'argent comptant en dépôt chez le notaire, c'est-à-dire environ 4,700 fr., non compris les intérêts de l'année courante. Pour ce qui est du modeste mobilier, il devait être distribué aux pauvres.

Ces quatre co-héritiers trouvèrent ces dispositions fort sages ; en conséquence, le vieillard écrivit ; puis il mit de qu'il avait écrit sous enveloppe, avec un large cachet, et pria qu'on allât chercher un notaire, afin qu'il le déposât lui-même entre ses mains, ce qui fut fait.

Le cher oncle fut choqué et dolé, et ne lui manqua ; on pourvoyait à tout sans rien lui demander.

Mercredi dernier, le vieillard mourut. Les quatre nièces et neveux coururent chez le notaire ; on ouvrit le testament ; voici ce qu'il contenait :

“ J'allais être contraint d'entrer à l'hôpital, et je tenais beaucoup à rester dans mon lit. Apprenez à vivre, vous qui ne savez pas mourir. ”

Furieux, les quatre légataires s'empressèrent d'aller contre mander le convoi funéraire de deuxième classe qui se préparait

JOURNAL SCIENTIFIQUE.

DEUX NOUVELLES DÉCOUVERTES.

Lundi dernier, pendant une partie de la séance hebdomadaire, l'Académie des Sciences a présenté un spectacle assurément fort inaccoutumé, dans cette enceinte toujours un peu solennelle.